

UNE ÉTUDE DE MÉDECINE LÉGALE  
DANS L'HISTOIRE  
  
**PSYCHOLOGIE**  
DES  
**PREMIERS CÉSARS**

---

**THÈSE**

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le mercredi 25 Janvier 1893

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

**Maurice BEAUJEU**

Né le 6 octobre 1870, à Dunkerque (Nord)

Elève de l'Ecole du Service de Santé militaire



LYON  
IMPRIMERIE DE A. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

1893



Série 1. FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON N° 796

---

UNE ÉTUDE DE MÉDECINE LÉGALE  
DANS L'HISTOIRE

---

PSYCHOLOGIE  
DES  
PREMIERS CÉSARS

---

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le mercredi 25 Janvier 1893

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Maurice BEAUJEU

Né le 6 octobre 1870, à Dunkerque (Nord)

Elève de l'Ecole du Service de Santé militaire



LYON

IMPRIMERIE DE A. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

1893

# PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET . . . . . DOYEN  
GAYET. . . . . ASSESSEUR

## Professeurs honoraires

MM. DESGRANGES, PAULET, BOUCHACOURT, CHAUVEAU, GLÉNARD

## Professeurs

|                                                           |                    |
|-----------------------------------------------------------|--------------------|
| Cliniques médicales . . . . .                             | { MM. LÉPINE.      |
|                                                           | BONDET             |
| Cliniques chirurgicales . . . . .                         | { OLLIER.          |
|                                                           | PONCET.            |
| Clinique obstétricale et Accouchements . . . . .          | FOCHIER.           |
| Clinique ophthalmologique. . . . .                        | GAYET.             |
| Clinique des maladies cutanées et syphilitiques . . . . . | GAILLETON          |
| Clinique des maladies mentales. . . . .                   | PIERRET.           |
| Physique médicale . . . . .                               | MONOYER.           |
| Chimie médicale et pharmaceutique . . . . .               | HUGOUNENQ.         |
| Chimie organique et Toxicologie . . . . .                 | CAZENEUVE.         |
| Matière médicale et Botanique . . . . .                   | FLORENCE.          |
| Zoologie et Anatomie comparée. . . . .                    | LORTET.            |
| Anatomie . . . . .                                        | TESTUT.            |
| Anatomie générale et Histologie. . . . .                  | RENAUT.            |
| Physiologie . . . . .                                     | MORAT              |
| Pathologie interne . . . . .                              | J. TEISSIER.       |
| Pathologie externe . . . . .                              | BERNE.             |
| Pathologie et Thérapeutique générales . . . . .           | MAYET.             |
| Anatomie pathologique. . . . .                            | TRIPPIER (Raymond) |
| Médecine opératoire . . . . .                             | X...               |
| Médecine expérimentale et comparée . . . . .              | ARLOING.           |
| Médecine légale . . . . .                                 | LACASSAGNE.        |
| Hygiène . . . . .                                         | ROLLET             |
| Thérapeutique . . . . .                                   | SOULIER.           |
| Pharmacie. . . . .                                        | CROLAS.            |

## Professeur adjoint

Clinique des Maladies des Femmes . . . . . LAROYENNE

## Chargés de cours complémentaires

Clinique des Maladies des Enfants . . . . . MM. PERRET, agrégé.  
Accouchements. . . . . POLLOSSON, —  
Botanique . . . . . BEAUVISAGE. —

## Agrégés

|               |             |               |                        |
|---------------|-------------|---------------|------------------------|
| MM. AUGAGNEUR | MM. DIDELOT | MM. POLLOSSON | MM. VIALLETON          |
| BEAUVISAGE    | GANGOLPHE   | ROCHET        | WEILL                  |
| CONDAMIN      | JABOULAY    | RODET         | BOUVEAULT, chargé      |
| COURMONT      | LANNOIS     | ROLLET (Et.)  | des fonctions d'agrégé |
| DEROIDE       | LINOSSIER   | ROQUE         |                        |
| DEVIC         | PERRET      | ROUX          |                        |

M. ETIEVANT, Secrétaire,

## EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. LACASSAGNE, Président; M. ROLLET, Assesseur; MM. WIELL et DEVIC, Agrégés.

*La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.*

A MA FAMILLE

*A Monsieur le Docteur LACASSAGNE*

Professeur de Médecine légale à la Faculté de Médecine de Lyon  
Chevalier de la Légion d'Honneur

A MES MAITRES

*DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE*



## INTRODUCTION

---

Au mois de mars 1892, nous assistions à la leçon d'ouverture du cours de médecine légale de la Faculté de Lyon. Là, nous eûmes la bonne fortune d'entendre Monsieur le Professeur Lacassagne nous exposer le plan d'un ouvrage sur Marat et nous lire des fragments de cet ouvrage.

Plus tard, au laboratoire, dans de longs entretiens avec le maître — entretiens dont nous garderons toujours le souvenir — il nous montra, avec sa si vaste intelligence, qu'il y avait à entreprendre pour le médecin tout un travail de commentation de l'histoire. Les historiens nous rapportent les faits accomplis : rien de plus ; ils ne cherchent point à les expliquer : ils ne le peuvent pas. Le médecin seul, avec sa connaissance du fonctionnement de la machine humaine, peut entreprendre ce travail, faire en un mot : la philosophie de l'histoire, la médecine de l'histoire.

Avant d'entreprendre un travail de ce genre, il importait de nous rendre bien compte du fonctionnement

physiologique du cerveau. Depuis quelque temps, nous étions à la recherche d'une théorie cérébrale nous expliquant la formation des idées et l'accomplissement des faits qui en sont l'aboutissant obligé. Et c'est encore le professeur Lacassagne qui nous mit en présence de la doctrine d'Auguste Comte, le philosophe positiviste. Nous nous mîmes à étudier sa théorie cérébrale et nous vîmes bientôt que nous y avions trouvé ce que nous cherchions depuis longtemps. Evidemment, ce n'est qu'une théorie toute hypothétique ; mais toutes les théories en sont là ; nous ne pourrions sans doute jamais résoudre l'éternel problème de la pensée. Tout ce que nous pouvons et devons demander à une théorie, c'est qu'elle nous explique le plus de choses possible ; celle que nous allons exposer nous satisfait : nous l'acceptons jusqu'à ce qu'il nous vienne une autre hypothèse nous donnant plus d'explications encore.

L'homme aime, pense et agit. Il a des sentiments et des instincts, une intelligence, une activité. La physiologie et surtout la pathologie nous apprennent que les instincts sont localisés dans les parties occipitales et postérieures du cerveau ; l'intelligence dans les parties frontales et nous admettons logiquement le siège de l'activité dans les parties pariétales. Nous distinguons avec Comte dans l'intelligence, cinq fonctions irréductibles : la contemplation concrète ou observation synthétique des êtres ; la contemplation abstraite relative à l'observation des événements : ces deux facultés étant purement passives, accumulant les matériaux objectifs. La partie active, élevant des constructions subjectives sur les matériaux fournis par les facultés contemplatives,

comprend deux fonctions : la méditation inductive comparant les notions acquises et généralisant et la méditation déductive coordonnant et systématisant. La cinquième fonction intellectuelle est représentée par l'expression qui crée les signes au moyen desquels les idées et les sentiments se manifestent.

Parmi les instincts, nous distinguons : d'abord les moins élevés, l'instinct nutritif ou conservateur de l'individu ; les instincts conservateurs de l'espèce : instinct sexuel et instinct maternel ; les instincts de perfectionnement : constructeur et destructeur ; les instincts ambitieux : orgueil ou besoin de domination ; vanité ou besoin d'approbation ; n'étant tous que des instincts égoïstes. Les instincts altruistes sont : attachement ou affection entre égaux ; vénération ou affection des inférieurs pour leurs supérieurs ; bonté, affection des supérieurs pour leurs inférieurs.

L'action cérébrale est complétée par une fonction d'exécution : l'activité, comprenant : le courage qui entreprend, la fermeté qui soutient, la prudence qui retient.

L'intelligence est en rapport avec les organes des sens par les nerfs sensitifs ; l'activité commande aux muscles du corps par les nerfs moteurs ; les instincts sont, par les nerfs nutritifs, en relation avec les viscères.

Le point de départ de tout acte est dans un instinct qui donne l'impulsion ; l'intelligence forme le conseil ; l'activité exécute. Mais on comprendra facilement que l'acte n'est pas exécuté tel qu'il a été réclamé par l'instinct. L'impulsion qui est partie de cet instinct subit dans l'intelligence et l'activité des transformations successives.

ves. Dans l'acte exécuté une part revient à chacune des trois facultés cérébrales.

Les organes où sont localisés ces trois facultés cérébrales sont, selon les individus, plus ou moins développés. Et nous pourrions alors diviser les individus, suivant la prédominance des sentiments, de l'intelligence ou de l'activité en occipitaux, frontaux et pariétaux. Cette division correspond bien à la réalité des choses : n'entendons-nous pas tous les jours parler d'instinctifs, d'intellectuels et d'actifs.

Les occipitaux sont sans contredit les plus nombreux. Ce sont ces individus chez qui la prédominance d'un instinct « caractérise l'existence cérébrale. » C'est tantôt l'instinct sexuel ; chez les génésiques pour qui le calme et le bien-être ne se trouvent que dans l'accomplissement de l'acte sexuel ; tantôt les instincts affectifs : chez la grande majorité des femmes ; nous trouvons dans l'histoire des religions un exemple de cette prédominance des instincts affectifs chez saint François d'Assises dont la vie fut toute de bonté et d'affection ; Cervantes, dans son admirable chef-d'œuvre, a immortalisé ce type d'altruiste.

Les pariétaux sont nombreux aussi. Qui ne connaît ces individus, « actifs », remuants, toujours à la recherche d'une nouveauté : témoin ce vagabond disant au médecin chargé d'examiner son état mental : « J'aimerais mieux mourir que de rester deux jours au même endroit. » Ce type d'actif a été chanté par la légende : c'est le Juif-Errant.

Les frontaux sont plus rares, nous en trouvons des types chez les savants, les mathématiciens.

Nous avons, en cet essai, étudié la psychologie, le fonctionnement cérébral — autant qu'il nous était possible de le faire, d'après les faits rapportés par l'histoire — des Césars de la famille des Augustins.

Dans une première partie nous avons énuméré les faits historiques, nous avons essayé de tracer nettement le caractère de chacun des cinq premiers Césars. Pour cela, nous avions à notre disposition l'histoire d'abord, puis les statues que possèdent les musées de Rome, de Naples et de Florence. Nous n'avons pas, malheureusement, visité ces Musées ; mais nous avons trouvé au Musée d'Anthropologie de la Faculté une collection de photographies rapportées d'Italie par le professeur Lacassagne et représentant « tous ces vivants de pierre plus parlants que les mauvais chroniqueurs qui nous restent ».

Dans une seconde partie, nous avons tiré de nos documents les enseignements qu'ils comportaient. Nous avons cherché à bien voir si, dans cette famille des Augustins, l'hérédité névropathique devait être seule mise en cause pour nous expliquer les anomalies psychiques de nos Césars, ou s'ils ne sont pas simplement victimes du milieu, de la position sociale exclusive qu'ils occupaient.

M. le professeur Lacassagne nous a conseillé ce sujet. Pendant toute cette année, passée au laboratoire de médecine légale, il nous a montré, non point seulement une affection de maître pour son élève, mais

presque aussi une affection d'ami, nous donnant de nombreuses et fréquentes marques d'intérêt. Est-il besoin de dire que nous lui gardons une profonde reconnaissance? Nous serions heureux de la lui prouver si, quelque jour, les circonstances nous ramenant àuprès de lui, nous pouvions encore travailler sous sa direction et essayer de devenir un de ces élèves qui font honneur au maître.

---

## PREMIERE PARTIE

### I

C. Julius César Octavianus Augustus, le fondateur de la dynastie des Augustins, était fils de Caius Octavius, gouverneur de Macédoine et d'Atia, fille de Julie, sœur de Jules César.

Nous ne relevons aucun antécédent pathologique chez ses ascendants paternels. Du côté maternel, Suétone nous dit que Jules César, oncle d'Auguste, eut deux accès d'épilepsie : le premier qui l'empêcha d'assister à la bataille de Thapsus, le second quand il reçut le Sénat lui apportant des décrets honorifiques votés en sa faveur. A propos du premier accès, Plutarque ne fait que le mentionner, d'après certains historiens qu'il ne nomme même pas ; et, parlant du second, Dion Cassius nous dit : « Qu'il ne se leva pas pour recevoir le Sénat, soit qu'il eût été frappé d'aveuglement par les dieux, soit par excès de joie ; mais que ses amis racontaient qu'il souffrait alors de la diarrhée. » Rien n'est donc moins certain que l'épilepsie de César.

Octavien naquit en 63 avant Jésus-Christ. Ayant perdu son père à l'âge de quatre ans, il fut recueilli par le second mari de sa mère, Marcus Philippus, qui se chargea de son éducation. A seize ans, il suivit Jules César dans la guerre d'Espagne, au milieu de dangers de toute espèce, montrant déjà « une grande adresse » ; son oncle l'envoya bientôt à Apollonie pour y étudier les belles-lettres ; il retourna à Rome à dix-neuf ans, adopté par testament par son grand-oncle et se lança immédiatement dans la vie politique. Il fut d'abord nommé triumvir avec Antoine et Lépide.

C'était alors « un enfant petit et délicat, souvent malade, boitant fréquemment d'une jambe, timide et parlant avec peine, au point que plus tard il écrivait d'avance ce qu'il voulait dire à sa femme ; une voix sourde et faible, assez d'audace politique ; d'autre courage, point ; craignant le tonnerre, craignant les ténèbres, craignant l'ennemi et implacable pour qui lui faisait peur. » Sa réputation à cette époque était loin d'être brillante. Suétone assure qu'il paya par d'infâmes complaisances l'adoption de son grand-oncle, qu'il vendit à Aulus Hirtius, en Espagne, pour trois cents mille sesterces sa pudeur déjà flétrie par César et ajoute qu'il avait coutume de se brûler les poils des cuisses avec de l'écorce de noix pour les faire repousser plus doux. Il avait voulu se débarrasser d'Antoine par l'assassinat ; l'opinion publique l'accusait de la mort des deux consuls qui commandaient les troupes envoyées contre son adversaire ; il fit verser, dit-on, du poison dans la blessure de V. Pansa et Aquilus Niger l'accuse d'avoir tué A. Hirtius dans le tumulte du combat. Tacite, soixante ans plus

tard, après la mort d'Auguste, répète encore cette accusation.

Lâche au point de ne pas oser sortir sans escorte et sans une cuirasse sous sa toge, Octavien était forcé de recourir à la cruauté pour se maintenir à la hauteur de ses collègues; il inventait des raffinements de cruauté pour inspirer plus de terreur. Il imagina un jour de faire combattre ensemble les deux Aquilius Forus : le père et le fils.

Il se débarrassa successivement de Lépide dont il débaucha les légions, puis d'Antoine qu'il battit à Actium; après cette victoire, il fit mettre à mort Curion, le fils de ce Curion qui avait rendu de si grands services à son père, le fils de Marc-Antoine, le fiancé de sa fille Julie, Césarion, fils naturel de son père adoptif, Forarius son tuteur et bien d'autres encore. Sa perfidie ne fut pas moindre que sa cruauté. Il avait abusé Sextus Pompée par un simulacre de paix; en acceptant les présents de Marc-Antoine, il promettait en même temps la vie sauve et le trône à Cléopâtre, si elle faisait mourir son mari, promesse qu'il était bien décidé à ne pas tenir; d'ailleurs, après la mort d'Antoine, de peur que Cléopâtre en se donnant la mort, et en se brûlant avec ses trésors, ne lui enlevât le plus bel ornement de son triomphe en même temps qu'un riche butin, il lui faisait dire qu'il brûlait d'amour pour elle; il lui envoya enfin deux messagers pour lui faire de sa part une déclaration d'amour et toutes sortes de promesses, les chargeant en même temps de se saisir, pendant la conversation, de la personne de la reine et de la faire prisonnière.

Mais, dès qu'il fut devenu le chef suprême de l'état,

sa cruauté disparut : Autant Octave était cruel et perfide, autant Auguste fut bon et clément. Il pardonna aux vaincus ; « sur qui aurait-il régné, dit Sénèque, s'il ne leur eût pardonné ? » Au surplus, ses mœurs libertines ne changèrent point. Ce n'était pas le libertinage élégant de son grand-oncle César qui se faisait aimer des femmes avant de les posséder : Auguste ne recherchait chez la femme que le plaisir sexuel. En désirait-il une, il envoyait sa litière chez elle, et le mari était contraint de faire porter ainsi son épouse au Palatin. Ses amis, d'ailleurs, lui procuraient des femmes, des vierges surtout, qu'il prisait fort : sa femme légitime Livie se chargeait de l'en approvisionner. Pour l'épouser, il avait forcé son premier mari à la répudier, puis Tiberius Claudius Nero à l'adopter comme sa fille et à la lui donner en mariage.

Dans la vie publique, il se fit beaucoup aimer du peuple ; bon administrateur, corrigeant les abus, organisant la police, remaniant les lois sur l'impudicité et l'adultère, (sans pouvoir d'ailleurs les faire passer) ; il fit de grandes libéralités aux soldats en toute occasion. Nombreuses sont les preuves de sa clémence et de sa modération. Il punit très légèrement Julius Novatus et Cassius de Padoue, qui l'avaient gravement insulté, et comme Tibère se plaignait souvent et avec amertume, dans ses lettres, des discours que l'on tenait contre lui, il lui répondait : « Ecoutez moins, mon cher Tibère, la vivacité de votre âge, et ne vous fâchez pas si l'on dit du mal de moi, c'est déjà bien assez qu'on ne puisse pas m'en faire. »

Il ne souffrit jamais qu'on lui élevât des temples, ni

qu'on l'appelât « *dominus* » même en badinant. Il avait des goûts très simples, ne se promenant qu'à pied, ou dans une litière découverte de façon à pouvoir parler facilement au peuple qui l'entourait. Le nom de père de la patrie qui lui fut donné d'abord par le peuple, puis par le Sénat, montre assez quelle fut sa popularité.

Dans sa vie privée, il fut, dit Suétone, bon frère et bon fils. Il rendit toujours à sa mère et à sa sœur Octavie, les soins les plus tendres pendant leur vie et les plus grands honneurs après leur mort.

Il épousa d'abord Clodia, belle-fille d'Antoine, fille de Fulvia. Mais s'étant brouillé avec cette dernière, il renvoya sa femme encore vierge, pour épouser Scribonia, veuve de deux consuls, qu'il répudia aussi par la suite. Il épousa enfin Livie qu'il aima uniquement et jusqu'à la fin de la vie.

Il eut de Scribonia une fille, Julie ; n'eut pas d'enfant de Livie. Julie, après avoir épousé très jeune Marcellus d'abord, puis Agrippa, se maria enfin, ses deux premiers maris morts, avec Tibère, beau-fils d'Auguste, qui dut répudier Vespasiana, sur l'ordre de son beau-père. Auguste éleva sa fille et la petite-fille qu'elle lui donna, avec une très grande simplicité, allant jusqu'à leur faire apprendre à filer, leur montrant lui-même à lire et à écrire.

L'empereur fut pris dans sa vieillesse d'un grand amour pour la morale et la pureté des mœurs ; il défendit aux jeunes femmes d'assister aux luttes d'athlètes, rétablit les lois somptuaires, les lois sur l'adultère et sur les débauches infâmes. Ayant appris l'inconduite des deux Julies, sa fille et sa petite-fille, il les punit cruellement.

Il mourut à Nole, à soixante-seize ans. Il ne fut pas empoisonné par Livie, comme le disent quelques historiens : la chose est prouvée maintenant. Il tomba malade pendant les fortes chaleurs du mois d'août, eut probablement une de ces diarrhées épidémiques fréquentes en Italie à cette époque de l'année. Le récit que nous fait l'historien des XII Césars des derniers moments d'Auguste nous permet de faire le diagnostic de la maladie dernière de l'empereur : il mourut d'épuisement et d' inanition amenés par une diarrhée infectieuse.

Il était d'une santé faible, mais d'une sobriété et d'une frugalité rares. Il fut souvent malade, parfois très gravement : à 17 ans, avant son départ pour l'Espagne ; à 18, pendant son voyage de Philippes à Rome ; il ne put assister, pour cause de maladie, aux fiançailles de Julie avec Marcellus. En l'an 730 de Rome, il était mourant. « Il eut un flux d'humeurs du foie ; il suivit alors, par le conseil d'Antonius Musa, la méthode des contraires. Les remèdes chauds n'avaient rien fait ; il eut recours aux fomentations et aux bains froids et guérit. » Les autres chroniqueurs nous disent qu'il eut une diarrhée aqueuse avec des évacuations inodores, légèrement teintées en jaune. Cette description ne peut s'appliquer qu'au choléra nostras, ou à la fièvre typhoïde ; le succès des bains froids montre qu'il s'agit d'une fièvre typhoïde. Cette maladie est d'ailleurs chaque année, à cette époque (août) épidémique à Rome ; Marcellus quelque temps après, prit la même maladie qu'Auguste et en mourut.

Les historiens nous apprennent aussi qu'il était graveleux et sujet à des maux de gorge fréquents. Vers la fin de sa vie il perdit l'usage de son œil gauche. De plus,

Auguste avait la crampe des écrivains. « Il était pris de temps en temps d'un engourdissement de l'index de la main droite et cet engourdissement était accompagné de contraction des muscles avec tremblement, de sorte qu'il était forcé de faire usage d'un anneau de corne pour écrire ». C'est bien là la description de la crampe des écrivains, due, dit Nemeyer, aux fortes pressions que doivent opérer les muscles de la main lorsqu'on se sert pour écrire de plumes trop dures, et nous savons que les Romains traçaient les lettres avec un stylet en métal qui labourait la couche de cire repandue sur la tablette, ce qui leur demandait un grand effort.

La crampe des écrivains fait partie de cette classe d'affections nerveuses que M. le D<sup>r</sup> G. Audiffrent appelle névroses de la motilité. Elle est due, comme tous les spasmes fonctionnels, à un affaiblissement des centres modérateurs de l'activité.

De tous les portraits d'Auguste que nous possédons, il en est un — buste numéro 2 de la salle des Empereurs du Musée du Capitole de Rome — qui correspond bien à la description de Suétone. On y reconnaît ses cheveux bouclés, ses oreilles de moyenne grandeur, son nez élevé à la partie supérieure, pointu à la partie inférieure, les sourcils se rejoignant à la partie inférieure et donnant à la physionomie un caractère spécial de dureté; sa lèvre supérieure est un peu enfoncée par suite du manque de dents. Nous avons vu, en effet, qu'Auguste perdit ses dents de très bonne heure et cet enfoncement de la lèvre supérieure attirant en bas les cartilages du nez donne au bas de la figure un cachet de vieillesse contrastant avec la fraîcheur du haut du visage encore jeune.

Scribonia, la première femme d'Auguste, était déjà veuve de deux personnages consulaires lorsqu'elle fut épousée par l'empereur ; il la répudia peu après la naissance de sa fille, indigné, dit Suetone, de la perversité de ses mœurs. La chose est fort peu probable : les autres écrivains nous présentent Scribonia comme une très honnête femme, vivant très-simplement. Il nous paraît infiniment plus probable qu'il ne la répudia que pour épouser Livie, qui depuis longtemps était sa maîtresse.

Julie, sa fille, affectait un luxe effrené ; elle aimait les étoffes asiatiques, tissées en soie si légère qu'on pouvait apercevoir à travers les tissus les formes des femmes qui les portaient. A peine mariée, elle s'entoura d'une foule de jeunes adorateurs, se faisant accompagner par eux en public, au théâtre même. Elle se livrait à la débauche la plus cynique, courant Rome la nuit avec ses amants, se donnant à eux sur le forum, sur cette tribune du haut de laquelle son père venait publier la loi sur l'adultère, se mêlant à la foule des prostituées, provoquant les passants. Cette dépravation de mœurs était absolument anormale et étonnait tous les Romains qui pratiquaient encore à cette époque les austères vertus républicaines ; contrastait avec sa jeunesse chaste et l'éducation rigide que lui avait donné son père. Tibère, qui avait été forcé de l'épouser, connaissant la vie monstrueuse de sa femme, prit le parti, ne pouvant la répudier, de quitter Rome et de s'exiler.

Débarrassée de son mari, elle entra dans un complot tramé par Julius Antonius, fils du triumvir, contre la vie de son père. Ce complot fut découvert. Auguste ne

pardonna pas à sa malheureuse fille, et tremblant d'ailleurs qu'elle ne renouvelât sa tentative.

Auguste eut un autre enfant, un fils, Décimus Drusus, qu'il eut de Livie, avant son mariage. La chose paraît certaine, quoique quelques historiens croient Drusus fils de Tibère ; mais si Drusus n'eut pas été son fils, nous ne pourrions expliquer l'empressement d'Auguste à épouser Livie pendant sa grossesse. Il eut plutôt attendu la naissance de l'enfant, pour ne point laisser planer de doutes sur sa paternité. On nous objectera qu'Auguste se sépara de son fils, qu'il renvoya dès sa naissance à son père légal, mais cela ne nous étonne point, nous qui savons combien le prince tenait à ce que sa maison et sa famille fussent un exemple des anciennes vertus romaines, de la chasteté, de la sainteté du foyer. Cet acte n'eut donc pour but que de sauver les apparences. Toujours il préféra Drusus à son frère Tiberius ; et après la mort de Tiberius Claudius Néro l'ancien, il appela près de lui les deux enfants. Drusus était gai, élégant, spirituel, d'un caractère ouvert et bienveillant, chaste et vertueux, aimant les arts, les plaisirs, la société. Ce qui est une preuve de plus qu'il est bien le fils d'Auguste, c'est qu'il avait hérité de son père d'une certaine faiblesse dans les jambes, que nous retrouvons d'ailleurs chez tous les descendants de l'empereur. Qu'était donc cette faiblesse des jambes ? Suétone en dit : « Il avait la hanche, la cuisse et la jambe gauche un peu faibles ; il boîtait même quelquefois, mais il se raffermissait en appliquant du sable chaud et un roseau fendu sur la partie affectée. » Nous n'avons pas d'autres documents plus précis pour nous rendre compte

de la nature exacte de l'affection. Elle devait être sous la dépendance d'une lésion du système nerveux central et ne pas être une lésion locale, comme semblerait le faire croire le traitement employé ; en effet, les enfants d'Auguste, héritiers de cette même faiblesse de la jambe gauche, y remédiaient, disent les historiens, par l'exercice. Peut-être était-ce de la paralysie infantile.

Drusus ne joua qu'un rôle peu important dans l'histoire ; nous ne connaissons que fort peu de choses sur sa vie. Nous savons seulement que dans la vie publique, il était un excellent général, un brave soldat, un administrateur capable et qu'à Rome, le peuple l'aimait beaucoup pour son affabilité et son libéralisme. Notons qu'il eut une vision en Germanie ; « il vit une sorte de femme barbare d'une forme surhumaine, qui lui défendit de poursuivre les Germains. » C'est bien là évidemment une hallucination, preuve d'une maladie mentale qui se serait peut-être développée, s'il n'était pas mort si jeune.

## II

Tiberius Claudius Nero, père de l'empereur Tibère, appartenait à la famille des Claudius ; de même sa mère, Livia Drusilla, le père de Livie, Drusus Claudianus, étant entré par adoption dans la famille Livia. Cette famille Claudia se distinguait, disent Tite-Live et Tacite,

par un grand orgueil, un mépris souverain pour le peuple, un caractère sombre, altier et ambitieux ; tous savants ou légistes, ils étaient de haute taille, d'une constitution forte et musculeuse ; la beauté, une beauté sévère, était héréditaire dans la famille. Tiberius Claudius Nero, le mari de Livia, était, comme tous ses ancêtres, opiniâtre et orgueilleux : il resta, malgré la défection générale, le dernier partisan d'Antoine qu'il suivit en Achaïe.

Livia Drusilla était une femme fière, d'un maintien digne et froid, d'une grande pureté de mœurs et d'une grande intelligence. Tacite nous la présente comme le mauvais génie de la maison d'Auguste et l'assassin de tous ceux qui étaient morts jeunes dans la famille. Nous avons montré tout à l'heure qu'elle ne fut pour rien dans la mort d'Auguste. La mort de Marcellus, qu'on lui reproche, fut toute naturelle : il mourut d'une fièvre typhoïde, maladie qui régnait alors à Rome, et dont Auguste fut atteint.

Tibère naquit en 42 avant Jésus-Christ. Dès sa première enfance, il se montra d'un caractère sombre, sérieux — Auguste l'appelait petit vieux — froid et peu expansif. Il fut élevé très sévèrement par sa mère et son beau-père qui l'aimait peu et l'humiliait souvent par ses railleries et ses sarcasmes. Il épousa Vipsania Agrippa, la seule femme qu'il aima dans sa vie et dont il eut Drusus jeune ; mais il fut bientôt forcé par Auguste de la donner à un autre et de prendre pour seconde femme Julie, célèbre déjà par ses débauches. Bientôt couvert d'opprobre par elle et ne pouvant la répudier il quitta Rome malgré les instances d'Auguste, qui lui en voulut toujours, et se retira à Rhodes, où il vécut très simple-

ment, comme un simple citoyen, sans suite et sans licteurs se promenant à pied et entretenant avec ses voisins de bonnes relations d'amitié. Il apprit au bout de quelque temps d'exil, que sa femme venait d'être condamnée pour ses débauches et qu'Auguste avait rompu leur mariage de sa propre autorité; il écrivit alors à son beau-père pour intercéder pour Julie, lui demandant en même temps la permission de revenir à Rome.

L'empereur, irrité de ce qu'il était parti contre son gré, ne lui permit de revenir que quelques mois après, et sur les instances du jeune Caius, son petit-fils. De retour à Rome, Tibère se livra au repos, ne remplit aucune fonction publique. Il fut adopté à quelque temps de là par Auguste qui le désigna comme son successeur.

Nommé tribun, il remporta de brillants succès dans les guerres de Germanie et y montra de grandes qualités de tacticien. Ses succès lui valurent le triomphe, puis le gouvernement des provinces.

A peine était-il parti rejoindre son poste en Illyrie, qu'il fut rappelé par la maladie qui devait emporter Auguste. Il le trouva mourant et assista à ses derniers moments (an 14 après J.-C.).

Les deux instincts : orgueil ou besoin de domination et vanité ou besoin d'approbation, sont chez Tibère très peu développés avant son arrivée au pouvoir.

Voyons maintenant notre César au pouvoir. Si ces besoins augmentent, si ces deux instincts s'hypertrophient, nous ne pourrons pas en voir la cause dans l'hérédité. Si ces instincts avaient été, par l'hérédité, hypertrophiés chez Tibère, leur développement se serait montré certainement avant sa trentième année, âge qu'il

avait quand il succéda à Auguste. Si ce développement ne se manifeste qu'au moment où il occupe une nouvelle position sociale, elle seule pourra être mise en cause.

Tibère ne voulut prendre la succession d'Auguste qu'après les supplications du Sénat. Quand il fut monté sur le trône, il se débarrassa de M. Agrippa, petit-fils d'Auguste ; un complot se forma pour venger cette mort ; d'autre part les troupes d'Illyrie se soulevèrent ; il triompha de ces difficultés et, délivré de toute crainte immédiate mais craignant pourtant de nouveaux complots, il se conduisit avec beaucoup de modération. C'est durant ces premières années de son règne qu'il entreprit beaucoup de sages réformes, restreignant le salaire des acteurs et des gladiateurs, faisant fermer les lieux de débauche, révoquant les fonctionnaires accusés de concussion.

La mort de Germanicus et de Brutus lui donna toute tranquillité pour l'avenir. Il se retira à Caprée et abandonnant les affaires publiques, se livra à tous ses vices. Il passait des jours et des nuits à boire ; il installa dans son palais des réduits destinés à ses débauches : c'est là que des jeunes filles et des jeunes gens se prostituaient devant lui. Il se fit construire des chambres dont il couvrit les murs de peintures lascives. « Il accoutumait, dit Suétone, des petits garçons à la mamelle, mais pourtant assez forts, à jouer entre ses jambes quand il était dans le bain, à le mordre. » Assistant un jour à un sacrifice, et ayant remarqué la beauté du jeune homme qui lui présentait l'encens, il attendit à peine que la cérémonie fût achevée pour lui faire violence. Il était extrêmement avare,

payant rarement ses serviteurs, et cherchant à se procurer de l'argent par tous les moyens possibles : dès que, sur sa demande, les citoyens l'avaient institué leur héritier, il les faisait tuer. Il confisqua les biens et sous des prétextes infimes, de plusieurs princes des Gaules, d'Espagne, de Syrie et de Grèce.

Il montra bientôt une grande aversion pour les siens, pour son frère Drusus, sa femme Julie, qu'il traita durement, lui refusant, après la mort d'Auguste, l'argent que son père lui accordait chaque année, pour ses menus plaisirs. Sa mère Livie lui devint bientôt odieuse : il crut voir en elle une ennemie de son pouvoir et finit par ne plus vouloir aller chez elle, même quand elle était malade. Après sa mort, il fit annuler son testament et massacrer successivement tous ceux qu'elle y avait désignés comme ses amis et héritiers.

Il haïssait son fils Drusus, ne permettant même pas que les tribunaux fussent fermés le jour de sa mort, comme il était coutume pour les grands personnages. Il tyrannisa tellement Agrippine, sa belle-fille, épouse de Germanicus, que la malheureuse femme se laissa mourir de faim.

Il fit mourir Néro et Brutus, fils de Germanicus. Il fit successivement assassiner ses conseillers intimes et tous les hommes de lettres qui fréquentaient sa cour. Après la mort de Séjan, sa cruauté augmenta encore ; « il ne se passa pas un jour, dit Suétone, sans en excepter les jours de fête, ni même le premier jour de l'an, qui ne fût marqué par des supplices..... On tua jusqu'à vingt condamnés en un seul jour, et parmi eux des femmes et des enfants. » Ses fureurs redoublèrent lorsqu'il apprit

que son fils Drusus qu'il croyait mort naturellement, avait été empoisonné par la femme de ce dernier, de complicité avec son amant Séjan. On précipitait dans la mer, du haut d'un rocher, les malheureux qui avaient déjà supporté les plus horribles et les plus longues tortures, des matelots les recevaient au bas du rocher, et les assommaient à coups de crocs et d'avirons. « Il avait imaginé entre autres genres de cruauté d'inviter les gens à sa table, de leur faire boire beaucoup de vin et de leur lier ensuite la verge, de façon qu'il ne leur était plus possible d'uriner. »

L'empereur Tibère était puissant et robuste, d'une taille élevée, large des épaules et de la poitrine, bien proportionné. Il était gaucher, et avait une telle force musculaire, qu'avec un seul doigt, il écrasait une pomme encore verte. Sa physionomie était belle, quoique parsemée de quelques excroissances; ses yeux étaient grands, il y voyait aussi bien de nuit que de jour. Il jouit d'une santé inaltérable pendant tout le temps de son règne.

Nous avons trois photographies nous représentant Tibère : un buste du Musée de Saint Jean de Latran un buste de la Galerie des Uffizi de Florence et un buste du Musée national de Naples. Sur ces trois effigies nous le voyons sérieux, concentré, mais nullement vieillot. Le crâne est énorme, carré; la distance entre les deux pariétaux est considérable. « Tête de politique et d'homme d'Etat », dit Taine. La mâchoire est forte, le nez long, fort, busqué; les oreilles lourdes à anse très marquée. Sur tous les bustes de Tibère l'asymétrie faciale est frappante; elle dut même être plus considé-

nable encore, les sculpteurs romains du temps de l'Empire n'osant trop, par flatterie, reproduire les défauts physiques des augustes personnages qu'ils voulaient représenter ; ils ne pouvaient pourtant, en les cachant complètement, nuire à la ressemblance de leurs portraits. Cette asymétrie se retrouve chez tous les Augustins successeurs de Tibère. « Elle est si fréquente dans la famille d'Auguste, dit M. Ed. Mayor, dans ses Notes pour servir à une iconographie des Césars, que par brièveté, nous voudrions l'appeler asymétrie Césarienne ».

En résumé, « il n'est pas noble, dit encore Taine, mais pour le caractère et la capacité, il peut porter dans sa tête les affaires de l'Empire et l'administration de cent millions d'hommes ».

Tibère mourut en l'an 37 après Jésus-Christ, les uns disent d'une pneumonie, les autres disent empoisonné.

### III

Caius César Caligula, était fils de Germanicus et d'Agrippine. Germanicus était né du mariage d'Antonia, petite-fille d'Antoine, avec Drusus, que nous avons vu plus haut être fils d'Auguste et de Livie. Agrippine était fille de Julie et de Marcus Vipsanius Agrippa.

Si nous cherchons chez les ascendants de Germanicus des traces d'un élément pathologique, nous voyons en son

grand-père paternel, Antoine, un homme beau, brave, intelligent, doux de caractère, clément. Antonia, sa fille, avait hérité de sa mère Octavie des vertus d'une épouse fidèle; « Antonia, dit Valère Maxime, supérieure en vertu aux hommes qui ont illustré sa famille, répondit à l'amour de son mari par la plus chaste fidélité; elle demeura veuve à la fleur de l'âge et dans tout l'éclat de sa beauté. » Son mari, Drusus, était, nous l'avons vu, un halluciné.

Tacite nous présente leur fils Germanicus, beau, bien fait, très instruit, d'une grande bonté d'âme et d'une pureté de mœurs extrême, *humain envers les ennemis*.

Pourtant si, ne nous contentant pas de ces éloges, nous voulons aller au fond des choses et analyser les faits, nous pouvons nous rendre compte que Germanicus, dans ses campagnes d'Allemagne, montra envers les ennemis une grande cruauté. « Il mit à feu et à sang cinquante milles de pays, » dit Tacite; et plus loin, « il massacra tout ce que l'âge et le sexe rendait incapable de résistance, » et encore: « il disait à ses soldats: tuez tout, ne faites pas de prisonniers. »

Agrippine, mère de Caligula, était fille de Julie et d'Agrippa. Nous avons vu plus haut les débauches éhontées de Julie. M. Vipsanius Agrippa, d'une naissance obscure, avait été le compagnon d'enfance d'Auguste et resta son dévoué serviteur, durant toute sa vie; l'empereur se déchargeant sur lui de l'organisation de l'armée et de la conduite des guerres. C'était un soldat infatigable, un administrateur instruit et intelligent. Il fut envers Auguste un modèle de courtoisie; toujours de l'avis de son maître, n'osant protester contre les débau-

ches de sa propre femme, fille de son maître, refusant les triomphes qu'on lui décernait pour ses victoires, pour ne pas exciter la jalousie d'Auguste. En somme, un ambitieux possédant un grand désir de domination, si honteux de son origine obscure qu'il ne voulut jamais signer de son vrai nom : Vipsanius. Sa courtisanerie mise à part, il possédait de grandes qualités physiques et morales, beau, d'une santé vigoureuse, il n'a pu léguer à ses enfants aucun élément pathologique. Ceux que nous trouvons dans sa postérité ne peuvent évidemment venir que de Julie.

Caïus César, surnommé Caligula, du nom d'une chaussure de soldat que son père lui faisait porter au camp, naquit le 31 août de l'an 12 après Jésus-Christ. Son enfance se passa au milieu des soldats, suivant son père dans ses expéditions. De retour de l'expédition de Syrie, il vécut d'abord chez sa mère, puis quand elle fut exilée, auprès de ses bisaïeules, Livia et Antonia. A dix-neuf ans, Tibère le fit venir à Caprée : il y fit preuve d'une dissimulation profonde, ne paraissant jamais s'apercevoir des nombreux affronts qu'on lui faisait. Pourtant, dans ce temps-là, il ne pouvait cacher ses inclinations basses et cruelles, courant la nuit les mauvais lieux, et Tibère qui le connaissait bien disait de lui : « Je laisse vivre Caïus pour son malheur et celui des autres ; j'élève un serpent pour le peuple romain et un phaéton pour l'univers. » Caligula épousa Claudia fille de M. Silanus.

Tibère respirait encore, que Caïus lui arracha son anneau, signe du commandement suprême. Il fut porté sur le trône par les vœux de tout le peuple romain. Il se montra dans la vie publique, au moins dans les premiers

mois, d'une grande affabilité et d'une grande vertu. Il fit des libéralités au peuple, remit des impôts, exila les débauchés et simula une grande vénération pour la mémoire de ses parents, une grande amitié pour ses frères et sœurs.

Il en fut tout autrement dans sa vie intime : à 17 ans il viola ses sœurs : Drusilla d'abord, puis Agrippina et Livia. Les historiens lui reprochent de dénaturer son sexe, de se livrer, au Palatin, à tous les excès. Subitement, au bout de huit mois de principat, il tomba malade. Quelle fut cette maladie ? D'après Suétone, il n'était sain ni de corps ni d'esprit. Epileptique depuis sa naissance, il lui prenait des faiblesses subites, au milieu du travail et de l'étude. De plus il était tourmenté par de continuelles insomnies. Jamais il ne dormit plus de trois heures par nuit, et d'un sommeil inquiet et troublé par des cauchemars ; las de veiller dans son lit, il se promenait dans les galeries de son palais en attendant le jour. Il eut, probablement à la suite des débauches effrénées des premiers mois de son règne, une recrudescence de son mal. Sa maladie fut un accès de délire furieux, phénomène très ordinaire au cours de l'épilepsie, provoqué, disent quelques auteurs, par un aphrodisiaque que lui avait donné Coësonie, sa femme.

Brusquement alors, sans aucune transition, les besoins de domination et d'approbation se développent chez Caligula. Nous ne le voyons pas comme son prédécesseur Tibère, en arriver petit à petit à abuser de son pouvoir. Non, c'est une ivresse soudaine qui le gagne.

Il prétendit aux honneurs divins, faisant enlever les têtes aux statues des dieux et faisant mettre son image

à la place. Il eût un temple, des prêtres, des victimes, se faisant appeler Jupiter Latin. Il invitait pendant la nuit la lune à venir coucher avec lui ; le jour il s'imaginait s'entretenir avec Jupiter. Il fit mourir de chagrin son aïeule Antonie, tuer par un tribun des soldats son frère Tibère et son beau-père Silanus. Il prostitua sa sœur à ses mignons, s'empara d'Orestilla, nouvellement mariée à Pison, la répudia quelques jours après, fit venir Lollia, femme d'un personnage consulaire, qu'on lui avait dit être fort belle, en jouit, puis la renvoya. Il aima avec plus de constance Cæsonie, sa femme légitime, s'amusant à la montrer nue à ses amis.

Il traita tous les ordres de l'Etat avec autant d'orgueil que de violence ; il fit chasser un jour, à coups de bâton, la foule, qui faisait un peu de bruit en entrant au cirque ; vingt chevaliers romains, autant de mères de famille moururent dans la bagarre. Au milieu d'une représentation du cirque il s'amusa à enlever la toile qui garantissait du soleil les spectateurs. De temps en temps il fermait les greniers publics et créait une famine pour son simple plaisir. Il faisait nourrir les bêtes avec la chair des criminels, qu'on leur jetait tout vivants ; il faisait arrêter des citoyens paisibles et les enfermait dans des caves tellement basses de plafond qu'ils étaient obligés de s'y tenir à quatre pattes. D'autres fois il les faisait scier en deux et obligeait les pères de famille à assister au supplice de leurs enfants. Il avait coutume de dire : « Souvenez-vous que tout m'est permis et contre tous ». Et chaque fois qu'il embrassait une femme il lui disait : « Cette belle tête tombera quand je voudrai ». La férocité ne le quittait même pas dans ses jeux et ses festins :

on donnait la question pendant qu'il soupait. Il eut un commerce infâme avec M. Lépidus Nestor ; il invitait à souper les femmes les plus distinguées et sortait avec elles au milieu du repas, les possédait dans la chambre voisine et revenait à table, louant ou blâmant leur manière de faire.

Il surpassa en prodigalité, dit Suétone étonné, ce qu'on avait vu jusqu'à lui. Il prit l'habitude de se laver dans des parfums, d'avalier des perles dissoutes dans du vinaigre. Il se fit construire une galère en bois de cèdre, dont la poupe était recouverte de pierreries, et les voiles de toile peinte; cette galère renfermait des salles de bains, des galeries de promenade, des salles à manger, jusqu'à des vignes et des arbres de toute espèce. Il dépensa en moins d'un an, tous les trésors de Tibère, soit 2 milliards 700 millions de sesterces. N'ayant plus d'argent, il en vola partout où il put en trouver, vendant aux enchères le mobilier de l'Etat, et se déclarant héritier de tous les citoyens qui mouraient.

A un moment donné, il fut pris subitement du besoin de commander aux soldats; ne sachant à qui faire la guerre, il conduisit son armée sur les bords du Rhin, puis, faisant passer le fleuve à quelques légionnaires qu'il avait déguisés en Germains, il les massacra. Après ce beau succès, de retour à Rome avec quelques jeunes gens qu'il avait pris comme otages, il distribua des couronnes triomphales aux soldats qui l'avaient accompagné, et, dans un édit reprocha durement au peuple de s'occuper tranquillement de jeux et de festins, pendant que César s'exposait aux dangers et aux fatigues. Un autre jour, il

fit construire des machines de guerre formidables comme pour une grande expédition, puis conduisant ses soldats sur les bords de la mer, il leur fit ramasser des coquillages. De retour à Rome, il réclama le triomphe.

Il avait la taille haute, le teint pâle, les jambes menues, (il avait hérité d'Auguste cette difformité), le front large, très peu de cheveux, le corps, au contraire, très velu. Son visage était horrible, et il s'étudiait devant des miroirs à le rendre plus horrible encore. Cet homme qui méprisait tant les dieux avait une horrible peur du tonnerre : il était d'ailleurs d'une grande lâcheté, tremblant au moindre bruit. Il ne paraissait en public que vêtu d'habits grecs, en robe de soie, et couvert de parures féminines. Ce fut lui qui fit faire pour un de ses chevaux, Incitatus, une écurie de marbre, une auge d'ivoire, et des colliers de perles ; il lui donna une maison complète, des esclaves et des affranchis ; invitant les grands à souper chez son cheval. Il voulut même, dit-on, le faire consul.

Le 24 janvier 1841, il fut tué, à 29 ans, après quatre ans de règne ; sa femme et sa fille périrent en même temps que lui.

Sur les deux photographies que nous avons de Caligula — un buste de la Galerie des Uffizi de Florence et une statue impériale du Musée de Valuari — l'expression est sinistre, cruelle, méchante, sournoise et méfiante. Un rictus menaçant se dessine aux coins de la lèvre supérieure. La mâchoire forte, les yeux et les arcades sourcilières sont asymétriques. « La lèvre supérieure est retroussée d'un côté, comme une bête qui va mordre ». Dans la statue impériale le corps est très

embelli ; nous n'y trouvons pas les jambes grêlès, le corps et les pieds énormes. Et même dans le buste nous n'y trouvons pas le *vultum vero natura horridum ac tetrum* de Suétone. Il y a là une flatterie du sculpteur.

#### IV

Tiberius Claudius Drusus était le fils de Drusus, qu'Auguste avait eu de Livia avant son mariage et d'Antonia fille d'Octavie. Nous avons étudié plus haut les caractères du père et de la mère de l'empereur Claude.

Il naquit à Lyon, le 1<sup>er</sup> août de l'an 10 après J.-C. Abandonné par son père pendant son enfance, il la passa tout entière ainsi que sa jeunesse dans des maladies longues et opiniâtres, qui le rendirent si faible de corps et d'esprit, qu'on le regarda dès lors comme incapable de remplir une fonction publique. Malgré son application à l'étude, il ne put acquérir aucune considération ; sa mère l'appelait un avorton, et lorsqu'elle voulait parler d'un imbécile elle avait coutume de dire : « Il est plus bête que mon fils Claude. » Livie avait pour lui le plus grand mépris, et sa sœur Livilla plaignait le peuple romain d'être réservé à un tel prince.

Auguste, qui voyait en lui un futur empereur et qui voulait, comme tel, lui donner certains honneurs, ne lui permettait de paraître à la table des Pontifes, qu'accom-

pagné du fils de Silanus, son parent, « qui l'empêchait de rien dire et de rien faire de ridicule ou de déplacé. » Comme son aïeul lui refusait le titre de consul, Claude prit le parti de renoncer à toute ambition et s'adonna à l'ivrognerie et à sa passion pour les jeux de hasard. Sous le règne de son neveu Caius, il réussit à être consul deux fois, mais n'en était pas moins le jouet de la Cour. S'il arrivait trop tard au souper, on ne lui laissait point de place ; s'il s'endormait à table, on lui jetait des noyaux d'olives ou de dattes à la figure, et les bouffons le réveillaient à coups de fouets ; on lui mettait aux mains des brodequins pendant son sommeil pour qu'il s'en frottât le visage à son réveil.

Il fut fiancé à deux femmes pendant sa jeunesse, à Emilia Lepida, petite cousine d'Auguste et à Livia Medullina ; il répudia la première encore vierge par ce que ses parents avaient encouru la colère d'Auguste, l'autre mourut le jour même de ses noces. Il épousa dans la suite Plautia Urgulanilla, puis Celia Petina, fille d'un consul ; il se sépara des deux par le divorce. Il prit enfin pour femme Messaline, fille de Messala Barbatus, son cousin ; instruit de ses débauches, il la fit périr jurant solennellement de ne plus se remarier. Pourtant, séduit par la beauté et la coquetterie de sa nièce Agrippine, fille de Germanicus, il l'épousa.

Il eut de Urgulanilla : Drusus, qui mourut jeune étranglé par une poire, qu'il faisait sauter en l'air et recevait ensuite dans sa bouche, et Claude, probablement issu de l'adultère d'Urgulanilla avec l'affranchi Boter ; de Petina, il eut Antonia ; de Messaline, Britannicus et Octavia qui épousa plus tard Néron.

A la mort de Caius, âgé de 70 ans, il fut salué empereur par les soldats qui le découvrirent caché sous une tapisserie, saisi d'effroi par le bruit du meurtre de son neveu; le Sénat ratifia le choix de l'armée : il était d'ailleurs le seul membre de la famille impériale qui fût en âge d'occuper le trône. Arrivé au pouvoir il fit preuve d'un grand respect pour la mémoire de ses aïeules, Livia et Octavia, il prodigua à leurs cendres toute sorte d'honneurs.

Aimant peu le faste, il s'abstint toujours de porter le nom d'Imperator, se montrant plein de déférence pour les magistrats et les tribuns. Aussi se fit-il aimer du peuple en peu de temps. Pourtant, on essaya plusieurs fois de le tuer. On trouva un jour un homme du peuple sous son lit avec un poignard; deux chevaliers voulurent l'assassiner à la sortie du théâtre.

Il fit preuve dans ses actes publics d'une grande inégalité de caractère; tantôt, au tribunal, il semblait juger avec circonspection, d'autres fois, il faisait preuve de si peu de bon sens, qu'un Grec osa l'appeler un jour : « Vieil imbécile. » Lorsqu'il fut nommé censeur, on remarqua entre autres actes extraordinaires « que dans un seul jour il publia vingt édits, parmi lesquels il y en avait un qui avertissait les citoyens que les tonneaux fussent bien enduits de poix, parce qu'il y aurait beaucoup de vin dans l'année et un autre qui conseillait le suc des ifs comme remède contre la morsure des vipères. »

Les historiens nous le montrent très laid, une petite tête sur un grand corps, le front fuyant, un cou gros, enflé, parsemé de cicatrices de scrofules.

Les portraits de Claude sont fort nombreux. Les uns,

(buste de la Galerie des Uffizi de Florence, buste colossal du Vatican), sont très restaurés et n'ont aucune valeur au point de vue anthropologique. La statue du Musée Chiaramonti du Vatican et le buste du Musée national de Naples, désigné par erreur sur le socle sous le nom de Galba, sont plus vrais et plus instructifs. L'expression générale est triste, souffrante, pleurarde ; elle vient du rictus de la lèvre supérieure, de la flaccidité des joues pendantes, des rides précoces et profondes du front ; ce dernier est fuyant, à part une proéminence de la région intersourcilière, au point sus-nasal. Les oreilles à anse sont asymétriques, l'oreille droite étant plus écartée et plus forte. Le menton est régulier, légèrement proéminent. Le cou — à la région glandaire surtout — est gros. En somme une tête de rachitique. Sa voix était sourde, sa prononciation était tremblotante et saccadée ; il avait un tic, un tiraillement convulsif du cou ; ses mains étaient agitées d'un tremblement continu, le bras droit était presque paralysé (Sénèque) et son corps était faible. La partie supérieure de son corps était celle d'un homme bien fait ; mais ses jambes, petites, faibles et tremblantes lui donnaient une démarche ridicule.

Il montrait une gourmandise extrême « toujours prêt à boire et à manger ; jamais il ne sortit d'un repas que gorgé de nourriture ; il s'endormait alors et on lui enfonçait une plume dans la gorge pour le faire vomir. » Il était sujet à des accès de colère qui provoquaient le dégoût des assistants ; sa bouche, durant ces accès, laissait couler une salive gluante et son nez des mucosités visqueuses.

Il aimait les femmes jusqu'à l'excès ; mais ce n'était chez lui qu'un besoin, une passion pour l'acte sexuel lui-même, indifférent à la femme qu'il possédait. « En flattant cette passion, dit Dion Cassius, son entourage pouvait le pousser à tout. » Pour le vin, il avait un amour immodéré : il lui arrivait souvent d'être enlevé de table ivre-mort. Il étonnait ses contemporains, qui pourtant aimaient beaucoup les spectacles, par sa passion pour les jeux du cirque : il aimait la vue du sang.

Les affranchis et les femmes profitaient de ses faiblesses pour le gouverner. Velleius Paterculus l'appelle *Libertorum suorum libertus, servorumque servus*. Les affranchis reprenaient les dons qu'il avait faits, cassaient ses jugements, vendaient le titre de citoyen romain, qu'on avait pour quelques morceaux de verre cassé — dit un proverbe du temps ; — Messaline le craignait si peu, qu'elle vivait maritalement avec Caius Silius, s'affichant avec lui, l'épousant même solennellement, faisant signer à Claude le contrat de mariage. « Et il le signa, dit Suétone, sachant bien que c'était le contrat de mariage de sa femme avec un autre qu'il signait, mais on lui fit croire que c'était nécessaire pour détourner quelques mauvais présages. » Un autre jour, Messaline s'étant éprise pour le pantomime Mnester et celui-ci ne voulant pas devenir l'amant de l'impératrice, elle persuada à son mari de forcer Mnester à se rendre à ses désirs.

Claude était très lâche et extrêmement peureux ; il manquait totalement de force d'âme ; une fois effrayé, il perdait complètement la tête. Il se faisait entourer à table d'une garde armée de lances et fut plusieurs fois sur le

point d'abdiquer, tant il avait peur de quelques entreprises tentées contre lui.

Il donna jusqu'à la fin de sa vie des signes de démence; quelques jours après la mort de Messaline, qu'il avait lui-même ordonnée, il s'étonna de ne point la voir à table et l'envoya chercher. — Un jour qu'on discutait au Sénat des lois très importantes il s'écria : « Qui de vous peut vivre sans potage ? » il lui arrivait souvent d'inviter à souper des gens qu'il avait fait exécuter la veille. Il s'oubliait dans ses paroles et ses actes, si bien qu'à de certains moments il ne se rappelait plus qu'il était prince. Sa grande distraction était de citer en public des proverbes grecs ; encore les citait-il à tort et à travers, provoquant l'hilarité générale.

Il mourut empoisonné le 13 octobre, dans sa soixante-quatorzième année, après quatorze ans de règne. Personne ne sut jamais par qui ni comment il le fut.

## V

Le dernier rejeton de la famille d'Auguste, Néron, avait pour père le personnage consulaire Domitius Ænobarbus. La famille des Ænobarbi était fort illustre et très respectée à Rome. Suétone nous donne quelques détails sur elle « afin, dit-il, qu'on puisse observer les vertus dont Néron dégénéra et les vices qu'il parut tenir de ses ancêtres ». Elle fut honorée de sept consulats, de plu-

sieurs triomphes et de deux censures et avait été reçue au nombre des familles patriciennes. Cneius Domitius eut à la guerre tant de succès que Crassus dit, parlant de lui « qu'il n'est pas étonnant qu'il ait une barbe de cuivre, puisqu'il avait une bouche de fer et un cœur de plomb ». Son fils, préteur, dénonça au Sénat les illégalités de Jules César. « Il avait, dit Suétone, beaucoup de fermeté de caractère ». Il laissa un fils, qui resta longtemps fidèle à Antoine ; de lui naquit le Domitius qui fut exécuteur testamentaire d'Auguste et s'illustra dans la guerre de Germanie. Il était fier, prodigue et cruel, faisant preuve, dans les jeux du cirque qu'il donnait sous Auguste, d'une si grande inhumanité que l'empereur dut le réprimander par un édit.

Il eut d'Antonie l'ainée un fils qui fut père de Néron et dont la vie fut abominable. Dans sa toute jeunesse, il tua un affranchi qui ne voulait pas boire autant qu'il l'ordonnait ; il écrasait les enfants sur la voie publique, en lançant ses chevaux au galop ; il arracha un œil à un chevalier dans une discussion sur le Forum. Ayant épousé Agrippine, il fut accusé d'adultère et d'inceste avec sa sœur Lépida.

Julia Agrippina, mère de Néron, épousa à 13 ans D. Ænobarbus. A 22 ans, elle fut violée par son frère Caius, prit part à ses orgies, se grisant avec lui et se prostituant à tous ses mignons. Quelques mois plus tard, elle conspira avec Emilius Lépidus, mignon de Caius et mari d'une de ses sœurs, contre la vie de son frère. Le complot fut découvert et les conspirateurs exilés.

Pour elle, l'amour n'était qu'un moyen ; elle se donnait

à tous les hommes qui pouvaient lui être de quelque utilité pour arriver à ses fins.

Claude, parvenu aux principat, fit revenir Agrippine d'exil. Elle lui fit alors des avances : Messaline l'éloigna ; puis à Galba dont la mère la battit ; enfin à Crispus Passienus qu'elle parvint à épouser. Dès qu'elle fut femme de Passienus, elle fit faire à son mari un testament en sa faveur, puis l'empoisonna. C'est à ce moment que Messaline fut condamnée et exécutée par l'ordre de son mari ; Agrippine recommença ses visites au Palatin, caressant Claude sous prétexte de parenté ; elle réussit à le séduire, puis à l'épouser, aidée par l'affranchi Pallas qu'elle prit pour amant. Elle arriva bientôt à dominer son mari, fit éloigner Britannicus et élever loin de son père. Puis elle fit adopter par Claude son fils Néron qu'elle maria à Octavie, fille de son mari. Nous avons vu plus haut comment elle arriva à être la seule maîtresse de l'empire, obtenant le titre d'Augusta, recevant les ambassadeurs, vendant les charges et le titre de citoyen. Claude apprit pourtant les dérèglements de sa femme, et la menaca de la punir comme Messaline. Quelques jours après Claude fut empoisonné.

Son fils ayant hérité du pouvoir, elle continua, dans les premiers temps, à en rester maîtresse et en profita pour faire empoisonner M. Junius Silanus et Narcissus. Heureusement ses deux conseillers et amants Burrhus et Sénèque furent là pour modérer sa cruauté.

Néron, amoureux d'Acté l'affranchie, se détacha peu à peu de sa mère. Agrippine s'en aperçut, éclata en reproches, furieuse de se voir préférer une affranchie. Son fils, irrité de sa violence, ne voulut plus la voir ; elle

changea aussitôt de tactique « offrant à son fils son appartement et son lit pour cacher les plaisirs dont une première jeunesse et le rang suprême ne sauraient se passer ». Elle en arriva même, pour conserver le pouvoir, à s'offrir elle-même à Néron : « toutes les fois qu'il sortait en litière, avec sa mère, on apercevait sur ses habits, des traces de pollution. » Mais l'affranchie Acté, par les séductions de sa beauté, finit par l'emporter. Néron, voulant par un coup d'éclat, se détacher complètement de sa mère, destitua l'affranchi Pallas, son amant ; de là, grande fureur d'Agrippine menaçant son fils de dévoiler tous ses crimes, lui reprochant d'avoir volé l'empire à Britannicus. Néron l'empoisonna quelques jours après, ne réussit pas à la faire mourir ; n'eut pas plus de succès en essayant de la noyer. Il la fit assassiner par un affranchi ; « il voulut voir le cadavre, le toucher, ajoutant : je ne savais pas ma mère si belle. »

A la naissance de Néron à Antium, son père répondit aux félicitations de ses amis par ces mots : « D'Agrippine et de moi, il ne peut naître qu'un monstre, un fléau de l'humanité. » A l'âge de trois ans, ayant perdu son père, le futur empereur fut élevé par un danseur et un barbier jusqu'à l'âge de onze ans. Sénèque devint plus tard son précepteur.

A 17 ans, arrivé au pouvoir, il fit faire de magnifiques funérailles à son oncle qui l'avait adopté et abandonna son autorité à Agrippine qu'il appelait alors la meilleure des mères. Au début de son règne, il annonça qu'il suivrait les préceptes d'Auguste et ne manqua aucune occasion de montrer sa libéralité, sa clémence et sa douceur ; il diminua les impôts, fit des largesses au

peuple, défendit qu'on tuât dans les jeux du cirque, aucun gladiateur même criminel. Il montra d'ailleurs toute sa vie et dès son plus jeune âge une grande passion pour tous les genres de spectacles. « Il eut sous son règne beaucoup d'abus réprimés et punis et beaucoup de réglemens sévères promulgués : il mit des bornes au luxe et à la dépense. »

Il était néanmoins très cruel. Tout le monde connaît les persécutions contre les chrétiens à qui il fit subir les tortures les plus horribles. Il fut complice de la mort de Claude. Nous avons vu tout à l'heure qu'il empoisonna Britannicus, qu'il assassina sa mère, Sénèque et Burrhus. Il fit mourir sa première femme Octavie ; sa seconde, Poppée, qu'il tua d'un coup de pied dans le ventre ; Antonie qui se refusait à l'épouser. Il immola indistinctement tous ceux dont il voulait se débarrasser. Il mit le feu à la ville de Rome « choqué du mauvais goût des anciens édifices ».

Un de ses plus grands plaisirs était de chanter en public. Quand il paraissait sur le théâtre, personne ne pouvait sortir ni faire un mouvement, pendant qu'il disputait avec acharnement le prix de chant aux chanteurs de profession. Dès ses premières années il fut passionné pour les exercices de cheval ; plus tard il parut également en public dans les courses d'attelage.

Ses débauches étaient de notoriété publique. La nuit, il courait les carrefours et les mauvais lieux, chargeant les passants et les jetant à l'égout après les avoir blessés, pillant les petites boutiques du peuple. Il viola une vestale, fit eunuque un jeune garçon nommé Sporus, prétendit le métamorphoser en femme et l'épousa avec

l'appareil le plus solennel, l'habillant en impératrice et le prenant dans sa litière, quand il allait au Sénat. « Il se prostitua de manière qu'il n'y avait pas un de ses membres qui ne fût souillé. Il imagina de se couvrir d'une peau de bête et de s'élancer d'une loge sur des hommes et des femmes liés à des poteaux et livrés à ses désirs ; et quand il les avait satisfaits, il servait de proie lui-même à son affranchi Doryphore, contrefaisant les cris que la douleur arrache à la virginité ravie. »

Il montra une grande prodigalité, ne mettant aucune borne à ses dépenses. Jamais il ne mettait deux fois le même habit ; il jouait aux dés à 500 sesterces le point et pêchait avec des filets de pourpre et des hameçons d'or. Il se fit construire des palais magnifiques dont l'intérieur était doré, et incrusté de pierreries et de nacre.

Le peuple qui avait supporté ce monstre pendant 14 ans en fit à la fin justice. Vindex, commandant des Gaules, donna le signal de la révolte : l'Espagne suivit, conduite par Galba. Effrayé par les nouvelles peu rassurantes qui lui arrivaient de toute part, Néron, se sauva de Rome ; dans sa fuite, entendant les cavaliers lancés à sa poursuite, il se perça la gorge de son épée, aidé par son secrétaire Epaphrodite. Il avait alors 32 ans.

Sa taille était moyenne ; il avait le corps couvert de taches et malpropre, les cheveux châtons, les yeux bleus, et la vue basse, le cou épais, le ventre gros, les jambes menues, le tempérament robuste.

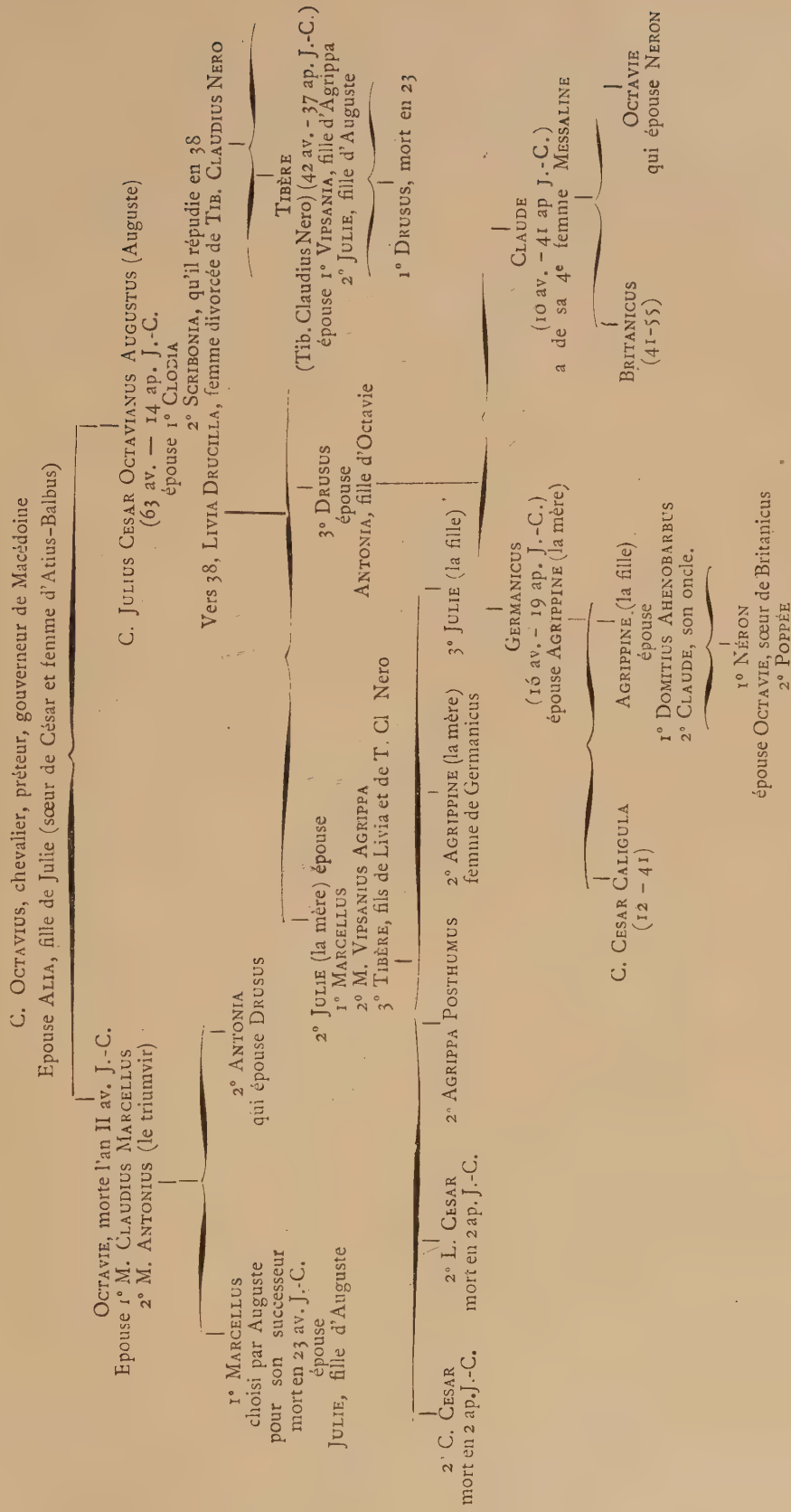
Le buste de Néron enfant, de la Galerie des Uffizi de Florence est très remarquable ; l'asymétrie est frappante : l'œil gauche plus grand, plus relevé vers les tempes, plus éloigné de l'axe facial que le droit : cette

même anomalie se trouve dans les autres bustes. La mâchoire est forte, les oreilles grandes, légèrement écartées, le cou très court et énorme. Le buste de Néron adulte de la même collection est moins monstrueux. L'expression de la physionomie est affectée. « Un beau crâne plein, dit Taine, mais une vilaine gaieté. Il ressemble à un premier chanteur d'opéra, fort et vicieux, malsain d'imagination et de cervelle. Le trait principal est le menton en galoche ». Sur un autre buste, toujours de la même collection, l'expression est égarée, les recoins de la bouche sont très profonds, les oreilles à anse sont un peu écartées, la mâchoire est énorme, monstrueuse. « Aspect de brute », conclut M. Ed. Mayor.

Néron n'eut qu'une fille, Claudie, qui mourut à 14 ans. Avec elle s'éteint la race d'Auguste.

---

# TABEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE D'AUGUSTE



N. B. — Les chiffres qui se trouvent devant les noms des enfants, indiquent de quel mariage ils sont issus, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>.



## DEUXIÈME PARTIE

### I

A part l'épilepsie simplement probable de son oncle César, nous ne trouvons, nous l'avons dit, aucune anomalie psychique chez les ascendants de l'empereur Auguste. Il fut, dans sa jeunesse et pendant son triumvirat très débauché, se donnant à son oncle et à Aulus Hirtius, aimant les femmes, très lâche, n'ayant qu'un désir, celui d'arriver au pouvoir. A trente-cinq ans, il arriva au pouvoir et les historiens nous disent qu'il changea du tout au tout. Lui qui aimait les meubles somptueux, au point de condamner à mort les gens riches pour s'emparer de leurs biens et de leurs mobiliers, lui qui se faisait amener les femmes des hauts personnages; une fois au pouvoir, il vécut très simplement, voulut que sa famille devint le foyer des vertus domestiques; il se fit le défenseur des bonnes mœurs, présenta au Sénat une loi contre les débauches et l'adultère, il se fit bon, affable. A quoi attribuer ce changement ?

Tout d'abord, il ne faut point s'y tromper, ce ne fut

point après la bataille d'Actium et brusquement que se fit ce changement. Ce ne fut que petit à petit qu'Auguste put réfréner ses instincts de débauche et de cruauté. Il s'aperçut vite qu'il n'arriverait à garder le pouvoir qu'en cachant à ses concitoyens tout ce qui pourrait le leur rappeler ; c'est ainsi qu'il ne voulut jamais du nom « d' *Imperator* » et de « *Dominus* », qu'il n'habita plus qu'une maison très modeste. Sa bonté et sa simplicité de vie étaient chez lui des « *instrumenta regni*. » Il dut à sa clémence son salut et sa sécurité, dit Sénèque le Philosophe. Ce qui indique bien que cette douceur n'était pas chez lui chose naturelle, c'est que souvent sa cruauté reparaissait : témoin Suétone qui nous dit : « Se trouvant un jour au tribunal, il vit s'approcher le préteur, Quinius Gallus, tenant sous sa robe de grandes tablettes qu'Auguste prit pour un glaive ; il le fit aussitôt mettre à la question comme un esclave et comme Quintus n'avouait rien, il le condamna à mort après lui avoir arraché les yeux de ses propres mains. D'ailleurs, il ne devint jamais clément et doux, ses mœurs ne devinrent vraiment pures que dans les dernières années de sa vie alors qu'il était âgé de soixante-dix ans. « *Ego veram clementiam non voco lassam crudelitatem* » ; je n'appelle pas clémence une cruauté fatiguée, dit Sénèque. Il se produisit chez Auguste dans ses dernières années ce qui arrive chez tous les vieillards surtout chez ceux qui ont eu une vie bruyante et agitée ; ses instincts se fatiguèrent et il eut alors besoin de calme et de tranquillité.

En résumé, nous pouvons diviser la vie d'Auguste en deux parties : la première, où ses instincts étaient déchaînés, où rien ne pouvait les contenir ; la seconde, où, par

peur des complots, son activité n'arriva qu'à grand'peine à contenir ses passions fougueuses. Cette faiblesse de son activité est d'ailleurs bien autrement prononcée. Nous avons vu qu'Auguste avait la crampe des écrivains et M. le D<sup>r</sup> Audiffrent range ce spasme fonctionnel dans les névroses de la motilité et le déclare sous la dépendance d'un affaiblissement des centres modérateurs des organes qui président l'activité.

## II

Dans notre introduction nous avons dit qu'il existait chez l'homme deux instincts ambitieux : la vanité et l'orgueil. Ils forment le milieu entre les instincts de l'égoïsme fondamental et ceux de l'altruisme. Par leur but, ces deux instincts sont égoïstes, ne recherchent que des satisfactions personnelles, mais par leurs moyens ils sont altruistes, ces satisfactions ne pouvant être obtenues sans le secours d'autrui. L'orgueil et la vanité ne peuvent être satisfaits qu'en triomphant des obstacles ; pour triompher des obstacles ils s'allient alors à l'instinct destructeur, mais se trouvent ordinairement réfrénés par la pression du dehors. Pour nos Césars, cette pression du dehors n'existe pas. « L'empereur, dit Sénèque ; est entre tous les mortels l'élus des dieux, l'homme de leur choix pour les représenter sur la terre... Les arrêts les plus rigoureux sont accueillis sans murmures par

ceux même qu'ils frappent ; dans l'accès de sa colère on n'ose l'interroger ; on ne tente même pas de le fléchir. Il est souverain arbitre de la vie et de la mort pour le peuple ; tout lui est permis et contre tous ».

Il n'est pas possible de dire que le développement subit de la vanité et de l'orgueil chez Tibère à son arrivée au pouvoir soit sous la dépendance d'une hérédité névropathique. Ses ancêtres sont beaux, bien faits, robustes, intelligents, courageux. Une grande preuve de courage nous est donnée par son père, qui reste le dernier partisan d'Antoine. Pendant sa première jeunesse, Tibère fut sérieux, froid, sans passions apparentes. Il reçut une éducation très sévère ; son père adoptif lui forma le caractère, détruisant en lui l'orgueil héréditaire par ses railleries et ses sarcasmes. D'une grande pureté de mœurs, nous le voyons, après son mariage avec Julie, indigné des débauches de sa femme, et ne pouvant la répudier, quitter Rome et aller vivre très modestement à Rhodes. Et ce qui nous prouve bien que toute ambition avait disparu chez lui, étouffée par l'éducation, c'est que, de retour à Rome, il ne brigua aucune fonction publique et, après la mort d'Auguste, il résista longtemps aux supplications du Sénat qui lui offrait l'Empire.

Dans les deux premières années de son règne, il ne connaissait pas encore toute l'étendue de son pouvoir ; il craignait d'ailleurs les complots ; on le vit rester ce qu'il était dans sa jeunesse : il entreprit de sages réformes, se montra doux et affable ; il se cachait quand, par hasard, il faisait quelque excès. Mais, petit à petit, il mesura l'étendue de sa puissance, il se vit maître absolu des destinées du peuple Romain, libre d'agir à sa fan-

taisie, il s'aperçut que « tout lui est permis et contre tous », et c'est alors que ses passions se déchaînèrent : Il devint cruel, ivrogne, débauché ; son instinct sexuel s'hypertrophia, puis s'invertit par la satiété. Son affection pour les siens disparut ; il martyrisa sa mère Livie, sa femme Julie, son fils Drusus. Il fit massacrer tous ceux qui lui portaient ombrage, même ses conseillers et ses amis ; il fit commettre des meurtres inutiles, comme pour se prouver à lui-même qu'il était maître, qu'il avait le droit de commander. Cet homme qui avant son avènement était bon, affectueux, de mœurs pures, aimant sa mère, son fils, sa femme même, puisqu'il intercède pour elle auprès d'Auguste, nous le retrouvons après vingt années de règne, cruel, débauché, égoïste. Nous voyons en somme chez lui le pouvoir absolu amenant une atrophie des instincts altruistes et une hypertrophie énorme des instincts égoïstes.

### III

Nous avons trouvé, à Caligula comme antécédents héréditaires : Drusus Germanicus l'Ancien, son grand-père halluciné ; Germanicus, son père, cruel et sanguinaire ; du côté maternel : Julie, sa grand'mère, débauchée et impudique ; Agrippine, sa mère, emportée, violente, incapable de se contenir.

Caius Caligula, celui que M. Beulé appelle « la fan-

taisie sur le trône », était horriblement laid. Les yeux, si brillants et si terribles que sur 40 gladiateurs de sa garde, trois seulement osaient soutenir son regard, donnaient à sa figure un caractère sinistre. Il était épileptique depuis sa naissance, sujet à des grands accès de haut mal et à des attaques de petit mal. « Il lui prenait des faiblesses subites, de sorte qu'il ne pouvait marcher, ni se tenir debout et perdait connaissance ». Nous l'avons vu dans sa jeunesse incestueux, complice peut-être de la mort de Tibère.

Au commencement de son règne, il parut bon, libéral et affable, se cachant pour se livrer à ses orgies et à ses débauches. Au bout de quelques mois de principat, il fut pris d'un accès de manie épileptique (*furor*), dû à ses excès antérieurs. Les aliénistes nous apprennent en effet que les excès ont souvent ce résultat chez les épileptiques ; les accès de manie passent rarement sans laisser de traces ; ils laissent derrière eux un trouble plus ou moins durable de l'activité. Pour M. Audiffrent, d'ailleurs, l'épilepsie est une maladie des organes qui président à l'activité.

Après cette maladie, qui désola tant le peuple romain tout entier, Caligula ne put contenir plus longtemps cachées ses passions ; il jeta le masque et étala au grand jour sa cruauté et sa débauche. De plus, nous voyons en lui à ce moment des signes évidents de démence. Il prétendit aux honneurs divins, se fit élever des statues, entretint des conversations avec Jupiter, croyant coucher avec la Lune quand elle était dans son plein.

Tous les jours, ce furent de nouveaux meurtres, de nouvelles cruautés inutiles ; il s'amusa à faire la famine,

fit bâtonner un jour par plaisir des citoyens paisibles qui entraient au cirque; un autre jour, il força les spectateurs des jeux à rester pendant plusieurs heures au grand soleil; il se livra à des folles dépenses, étonnant Suétone, habitué pourtant au luxe impérial. Les expéditions en Germanie et sur les bords de la mer sont des actes de fou; de même son amour immodéré pour son cheval et les honneurs qu'il lui prodigua.

Comme chez Auguste, nous nous trouvons en présence chez Caligula d'une maladie des organes qui président à l'activité. Mais en ce dernier, nous avons un fou. Nous reviendrons plus loin dans une étude d'ensemble sur les symptômes et le caractère de cette folie.

#### IV

M. Audiffrent qualifie l'idiotie un excès d'objectivité : l'idiot subit trop la réalité : « Tous ses actes sont irrésistiblement commandés par des passions souvent « impérieuses qu'aucune consultation mentale ne peut « modifier... Chez l'idiot, ce sont les mobiles les plus « égoïstes, les plus grossiers même qui dominant. L'idiot « est livré à l'instinct conservateur; il mange avec glou- « tonnerie; il est souvent voleur; il a aussi la tendance « à amasser tout ce qu'il trouve. Il a des passions « sexuelles souvent irrésistibles... L'instinct destructeur « est parfois très impérieux chez les idiots; ils se mettent

« en colère avec la plus grande facilité.... Il n'est pas  
« rare de trouver des idiots musiciens ; plusieurs suivent  
« même la mesure et dansent avec plaisir... L'observa-  
« tion nous prouve que les idiots ne sont pas entièrement  
« dépourvus de bienveillance, que quelques-uns sont fort  
« attachés avec ceux qui vivent à eux. »

Si nous lisons le portrait que nous fait Suétone de l'empereur Claude, si nous cherchons dans l'histoire le récit de ses faits et gestes, nous ne pouvons nous y tromper ; nous nous trouvons en présence d'un idiot. C'est un être suggestif par excellence ; il n'a pas de personnalité propre ; tout son entourage, femmes et affranchis le dominant. On lui persuade même — nous l'avons vu — de signer le contrat de mariage de sa femme avec un autre.

Il s'adonnait à l'ivrognerie et au jeu ; mangeait avec gloutonnerie, se faisant vomir après les repas pour recommencer à manger ; « toujours prêt à boire et à manger. » Il aimait les femmes à l'excès, les possédait brutalement. Il était sujet à des accès de colère où il écumait. C'est bien là le portrait que nous fait M. Audiffrent de l'idiot.

Nous le voyons pourtant — toujours suivant le portrait tracé en haut — aimer sa famille, rendre des honneurs à ses parents morts, se complaire dans la vue des spectacles. Aucun doute n'est ici possible, croyons-nous ! Claude est bien un idiot. Ses contemporains, d'ailleurs, le considérèrent comme tel : Tibère rappelle un jour un Sénat l'imbecillité (*imbecillitas*) de Claude. Quant il s'agit de désigner un successeur de Tibère dont la famille ne comptait que des enfants, Claude fut écarté

à cause de son « *immunita mens* » (Tacite). Sénèque l'appelle fou, imbécile.

« L'idiotie, continue M. Audiffrent, est la conséquence d'un vice d'organisation, ordinairement d'un défaut de développement qui porte principalement sur les facultés mentales, surtout méditatives ». Nous avons, dans notre introduction, assigné les parties antérieures frontales du cerveau comme siège des facultés méditatives. Or, l'empereur Claude présentait « une mauvaise conformation de la tête ». Il avait l'os frontal fuyant et aplati, la courbure frontale peu prononcée, les tubérosités frontales effacées. Si nous pouvions conclure du contenant au contenu, nous pourrions dire que les facultés intellectuelles de Claude étaient atrophiées. Point n'est besoin : Ses actes nous le démontrent assez clairement.

## V

Ce n'étaient pas seulement les descendants d'Auguste qui avaient légué à leur fils Néron leurs anomalies psychiques : nous avons vu, en effet, chez ses ascendants paternels, les Domitii, une hypertrophie et une inversion de l'instinct destructeur, dans leur grande cruauté. La mère, Agrippina, avait commis tous les crimes pendant sa jeunesse ; elle était débauchée, se donnant à son frère et à ses mignons, prenant part à leurs orgies ; plus tard conspirant contre son frère avec ses amants.

Il est bien évident que, chez Néron, l'hérédité doit entrer en ligne de compte avec l'influence du pouvoir, pour nous expliquer ses débordements. Nous ne voulons pas nier complètement l'hérédité; nous prétendons seulement qu'elle n'existe pas seule et que dans la plupart des cas elle ne joue qu'un très petit rôle dans la pathogénie du crime. Et encore, dans ce cas qui nous occupe — et il en est ainsi le plus souvent — ces signes de dégénérescence mentale que présente Néron, ne sont pas « comme une résurrection d'une manifestation de l'atavisme »; ce sont les anomalies psychiques, amenées chez les ancêtres par le pouvoir, qui lui sont directement transmises.

Néron justifia bien la prédiction de son père : « D'Agrippine et nous, il ne peut naître qu'un monstre, un fléau de l'humanité ». Il fut l'assassin de sa mère, de sa femme Poppée, de ses amis, de ses conseillers, de son précepteur Sénèque, de Britannicus, qu'il fit empoisonner. Il imagina contre les chrétiens les supplices les plus raffinés, les attachant à des poteaux enduits de poix et les faisant ainsi brûler à petit feu, ou les jetant en pâture aux bêtes du cirque.

Lui aussi, à son arrivée au pouvoir, il fut pris d'une sorte de griserie, d'une sorte de folie. Nous le voyons faire brûler Rome. « Les monuments anciens sont de mauvais goût et ne sont point dignes du maître du monde; » paraître sur la scène et chanter : il est interdit aux assistants de se lever ou de sortir ou même de faire le moindre bruit, car c'est un dieu qui chante; tout comme ses prédécesseurs, il ordonne des meurtres inutiles; lui-même massacre le peuple la nuit, pille les boutiques,

pour se prouver à lui-même son pouvoir. Il ne respectait aucune loi civile ou religieuse; il n'eut même pas peur des dieux dont il se croyait l'égal : il va même jusqu'à violer une vestale. Il se livre à des dépenses exagérées, ne mettant jamais deux fois le même habit, et se faisant construire des palais dont la beauté et la richesse étonnent les Romains. Néron est certainement, de tous les membres de sa famille, le plus malade, anatomiquement parlant. On peut presque, en lisant le récit de sa vie, admettre qu'il eut un début de paralysie générale.

## VI

Chez chacun des Césars que nous avons étudiés, nous avons trouvé les signes manifestes de folie.

Nous croyons pouvoir affirmer que nous avons affaire à une folie partielle, à une forme spéciale de la monomanie des grandeurs, à la « césarite », comme l'appelle le professeur Lacassagne. Nous devons excepter Claude que nous avons montré n'être qu'un « idiot ». Cette césarite apparaît chez les empereurs au moment de leur arrivée au pouvoir et sous l'influence évidente de cette nouvelle position sociale. Chez Caligula, elle apparaît brusquement, c'est la « césarite aigüe », chez d'autres elle ne vient que petit à petit, à mesure que le prince mesure l'étendue de sa toute-puissance.

Nous avons essayé de tracer les symptômes de cette

monomanie, tels que nous avons pu les tirer de notre étude historique. Les symptômes moraux sont nets : le principal d'entre eux, celui qui, seul, peut caractériser la maladie est l'exaltation des instincts de la personnalité ; orgueil et vanité aux dépens des instincts altruistes ; de plus, une perversion de l'instinct sexuel amené par le besoin de sensations nouvelles chez ces mâles blasés et une exaltation et une perversion de l'instinct destructeur (raffinements de cruauté).

Comme symptômes intellectuels, nous rencontrons quelquefois des hallucinations et une excessive objectivité à l'égard des êtres qui entourent le malade.

Du côté de l'activité, nous notons quelquefois, comme chez Caligula, une lésion qui paraît être une paralysie plus ou moins complète des centres modérateurs de l'activité. Souvent aussi il y a une mobilité excessive de caractère. Le D<sup>r</sup> Audiffrent nous dit d'ailleurs, dans son livre sur les maladies du cerveau, les liens étroits existant entre les instincts ambitieux et l'organe du courage. Pour lui d'ailleurs, le siège primitif et point de départ de la maladie, dans les différentes monomanies des grandeurs, se trouve dans ce dernier organe.

C'est par cette maladie que Napoléon se sentait atteint quand il disait : « J'ai couché dans le lit des rois ; j'y ai contracté une maladie terrible. »

Nous voyons cette césarite très nettement développée et avec toute sa symptomatologie chez Caligula. L'exaltation de la personnalité est remarquable chez lui. « Le « pasteur des bêtes, disait-il, n'est pas une bête, mais « un homme, un être supérieur aux bêtes ; donc le pas-  
« teur d'hommes ne peut être un homme, mais un être

« supérieur aux hommes, c'est-à-dire un dieu. » Il se fait dresser des statues d'or; il fait venir de Grèce les statues des dieux les plus célèbres, entre autres, celles de Jupiter Olympien. Il leur fait enlever la tête et mettre à la place celle de ses statues. Il fait construire un vestibule au temple de Castor et de Pollux et, s'asseyant « entre ses deux frères », il reçoit les adorations de son peuple. Il se fait appeler Jupiter Latin, a des temples, ses prêtres et ses victimes spéciales.

Il a la mémoire faible, des hallucinations, des terreurs nocturnes et des insomnies. La nuit, il croit entendre les dieux lui parler, la statue de Jupiter converser avec lui, la lune partager sa couche.

Sa mobilité de caractère n'est pas moins évidente que sa faiblesse intellectuelle. Un jour, il s'emporte contre les dieux, les insulte, menace de renvoyer Jupiter en Grèce; le lendemain, il est pris d'une grande terreur et se couvre la tête de sa toge, lui, le dieu Jupiter Latin, en entendant le tonnerre. L'homme qui d'ordinaire est si féroce, si cruel, faisant la famine, sans pitié pour le peuple, pour qui la vue du sang est un plaisir, nous le voyons un jour déplorer dans un édit la mort d'un gladiateur condamné par le peuple aux jeux du cirque. « Il se contredisait toujours et en tout », dit Dion Cassius. Tantôt il avait horreur de la débauche et de la cruauté de son prédécesseur Tibère, tantôt il le louait. Tantôt il ne pouvait vivre qu'au milieu du peuple et qu'entouré d'une cour nombreuse, tantôt il réclamait à grands cris la solitude.

En un mot, Caligula est, pour nous, le type du monarque atteint de césarite. Tibère et Néron en sont

aussi plus ou moins atteints; nous avons vu, chez eux quelques-uns des symptômes de cette monomanie, tout au moins le symptôme primordial, l'exaltation des instincts ambitieux.

Auguste n'en fut que légèrement atteint. Le pouvoir n'amena, chez lui, que peu de troubles dans l'harmonie cérébrale. Nous en avons vu plus haut les raisons.

A notre avis, on a tort de considérer les Césars comme des individus possédant un vice névropathique héréditaire. Pour nous, les manifestations psychiques anormales que nous voyons chez eux sont sous la dépendance de « la césarite », amenée par les influences extérieures.

Au surplus, il ne faut pas croire que cette « Césarite » n'atteint que les détenteurs du pouvoir absolu, les élus des dieux. Si nous voulions étudier à ce point de vue la société moderne, nous la retrouverions à tous les degrés de l'échelle sociale, chez tous ceux qui, brusquement, atteignent à une situation plus élevée que celle qu'ils occupaient précédemment. Nous pourrions montrer tel valet devenu maître, tel petit boutiquier devenu gros commerçant, tel ouvrier devenu patron, tel soldat devenu inespérément officier, envahi — certes avec plus ou moins de gravité — par notre « césarite ». Dans l'éclosion de cette affection l'hérédité est peu, le milieu est tout.

---

## CONCLUSIONS

---

Nous croyons, de notre travail, pouvoir conclure :

1° Il existe chez l'homme deux instincts formant le groupe : ambition, instincts à manifestations essentiellement sociales qui sont : l'orgueil ou besoin de domination, la vanité ou besoin d'approbation.

2° Le développement excessif de ces deux instincts est ordinairement contrarié par les circonstances extérieures, ce qu'on pourrait appeler la pression du dehors.

3° Pour les Césars de la famille des Augustins, possédant une puissance sans bornes, la pression du dehors n'existe pas.

4° Les deux instincts ambitieux s'hypertrophient alors, caractérisant une forme spéciale de monomanie des grandeurs « la césarite ». Dans l'éclosion de cette affection l'hérédité est peu, le milieu est tout.

POUR LE DOYEN,

L'ASSESEUR

GAYET

*Vu, bon à imprimer :*

LE PRÉSIDENT DE THÈSE,

LACASSAGNE.

*Permis d'imprimer*

LE RECTEUR,

EM. CHARLES

Lyon, le 22 janvier 1893.

## BIBLIOGRAPHIE

---

- AUDIFFERENT. — Des maladies du cerveau et de l'Innervation.  
AULU-GELLE. — Œuvres.  
BEULÉ. — Les amis d'Auguste — Le sang de Germanicus.  
COMTE. — Catéchisme positiviste.  
DELASIAUVE. — Folies partielles instinctives (*Journal de médecine mentale*, 1866).  
DION CASSIUS. — Œuvres.  
DUCHÈNE de BOULOGNE. — De l'électrisation localisée, de son application à la pathologie et à la thérapeutique (Art. *Crampe des écrivains*).  
DURUY. — Histoire des Romains.  
ESQUIROL. — Traité des maladies mentales (Art. *Hallucination*) — De l'Epilepsie.  
FLAVIUS Josèphe. — Œuvres.  
GRIESINGER. — Traité des maladies mentales.  
JACOBY. — Etudes sur la sélection. — Considérations sur les manies impulsives.  
LACASSAGNE. — Traité de médecine légale (Art. *Pédérastie et consanguinité du dictionnaire de Dechambre.*) Préface du livre du doct. Laurent sur les *Habitués des prisons de Paris*  
MACROBE. — Saturnales.  
MAYOR. — Notes pour servir à l'Iconographie des Empereurs Romains.  
MOREL. — Traité de médecine mentale.  
PLINE l'Ancien. — Histoire naturelle. — Histoire du monde.  
PLUTARQUE. — Vie des Hommes Illustres.  
QUINTILIEN. — Histories.  
RENAN. — L'Antechrist.  
ROBINET. — Préface des Lettres sur les Animaux, de Georges Leroy.  
SÈNÈQUE. — Apokolokyntosis. De brevitæ vitæ. De clementia. De constantia. De Fra. Epist. ad Lucilium.  
SETSCHENOFF. — De l'action reflexe du cerveau (*Courrier médical*, 1863).  
SUÉTONE. — Vie des XII Césars.  
TACITE. — Annales — Histoire.  
TITE LIVE. — Œuvres.  
VELLEIUS PATERCULUS. — Œuvres.  
VALÈRE-MAXIME. — De gratis. De pietate in parentes. De censoria severitate.



